



MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE

EAI LMO 1

SESSION 2019

**AGREGATION
CONCOURS INTERNE
ET CAER**

Section : LETTRES MODERNES

**COMPOSITION À PARTIR D'UN OU DE PLUSIEURS AUTEURS
DE LANGUE FRANÇAISE**

Durée : 7 heures

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique (y compris la calculatrice) est rigoureusement interdit.

Si vous repérez ce qui vous semble être une erreur d'énoncé, vous devez le signaler très lisiblement sur votre copie, en proposer la correction et poursuivre l'épreuve en conséquence. De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, vous devez la (ou les) mentionner explicitement.

NB : Conformément au principe d'anonymat, votre copie ne doit comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé consiste notamment en la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de la signer ou de l'identifier.

Tournez la page S.V.P.

A

INFORMATION AUX CANDIDATS

Vous trouverez ci-après les codes nécessaires vous permettant de compléter les rubriques figurant en en-tête de votre copie.

Ces codes doivent être reportés sur chacune des copies que vous remettrez.

► **Concours interne de l'Agrégation de l'enseignement public :**

Concours	Section/option	Epreuve	Matière
EAI	0202A	101	0559

► **Concours interne du CAER / Agrégation de l'enseignement privé :**

Concours	Section/option	Epreuve	Matière
EAH	0202A	101	0559

En classe de Seconde, vous étudierez l'ensemble des textes suivants dans le cadre de l'objet d'étude : « La poésie du XIX^{ème} au XX^{ème} siècle : du romantisme au surréalisme ».

Vous présenterez votre projet d'ensemble et les modalités de son exploitation en classe.

Poème 1 : Victor Hugo, *Les Orientales*, « Rêverie », 1828.
 Poème 2 : Charles Baudelaire, *Petits Poèmes en prose*, « Les Fenêtres », 1869.
 Poème 3 : Jules Laforgue, *le Sanglot de la terre*, « Spleen », 1901.
 Poème 4 : Guillaume Apollinaire, *Calligrammes, Ondes*, « Les Fenêtres », 1918.

Poème 1

RÊVERIE

Oh ! laissez-moi ! c'est l'heure où l'horizon qui fume
 Cache un front inégal sous un cercle de brume,
 L'heure où l'astre géant rougit et disparaît.
 Le grand bois jaunissant dore seul la colline :
 On dirait qu'en ces jours où l'automne décline,
 Le soleil et la pluie ont rouillé la forêt.

Oh ! qui fera surgir soudain, qui fera naître,
 Là-bas, – tandis que seul je rêve à la fenêtre
 Et que l'ombre s'amasse au fond du corridor, –
 Quelque ville mauresque, éclatante, inouïe,
 Qui, comme la fusée en gerbe épanouie,
 Déchire ce brouillard avec ses flèches d'or !

Qu'elle vienne inspirer, ranimer, ô génies !
 Mes chansons, comme un ciel d'automne rembrunies,
 Et jeter dans mes yeux son magique reflet,
 Et longtemps, s'éteignant en rumeurs étouffées,
 Avec les mille tours de ses palais de fées,
 Brumeuse, denteler l'horizon violet !

Victor Hugo, « Rêverie », *Les Orientales*, 1828, *Œuvres poétiques*,
 tome I, bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1964.

Poème 2

LES FENÊTRES

Celui qui regarde au dehors à travers une fenêtre ouverte, ne voit jamais autant de choses que celui qui regarde une fenêtre fermée. Il n'est pas d'objet plus profond, plus mystérieux, plus fécond, plus ténébreux, plus éblouissant qu'une fenêtre éclairée d'une chandelle. Ce qu'on peut voir au soleil est toujours moins intéressant que ce qui se passe derrière une vitre. Dans ce trou noir ou lumineux vit la vie, rêve la vie, souffre la vie.

Par-delà des vagues de toits, j'aperçois une femme mûre, ridée déjà, pauvre, toujours penchée sur quelque chose, et qui ne sort jamais. Avec son visage, avec son vêtement, avec son geste, avec presque rien, j'ai refait l'histoire de cette femme, ou plutôt sa légende, et quelquefois je me la raconte à moi-même en pleurant.

Si c'eût été un pauvre vieux homme, j'aurais refait la sienne tout aussi aisément.

Et je me couche, fier d'avoir vécu et souffert dans d'autres que moi-même.

Peut-être me direz-vous : « Es-tu sûr que cette légende soit la vraie ? » Qu'importe ce que peut être la réalité placée hors de moi, si elle m'a aidé à vivre, à sentir que je suis et ce que je suis ?

Charles Baudelaire, « Les Fenêtres », *Petits poèmes en prose*, 1869, *Œuvres complètes*, bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1975.

Poème 3

SPLEEN

Tout m'ennuie aujourd'hui. J'écarte mon rideau.
En haut ciel gris rayé d'une éternelle pluie,
En bas la rue où dans une brume de suie
Des ombres vont, glissant parmi les flaques d'eau.

Je regarde sans voir fouillant mon vieux cerveau,
Et machinalement sur la vitre ternie
Je fais du bout du doigt de la calligraphie.
Bah ! sortons, je verrai peut-être du nouveau.

Pas de livres parus. Passants bêtes. Personne.
Des fiacres, de la boue, et l'averse toujours...
Puis le soir et le gaz et je rentre à pas lourds...

Je mange, et bâille, et lis, rien ne me passionne...
Bah ! Couchons-nous. - Minuit. Une heure. Ah ! chacun dort !
Seul, je ne puis dormir et je m'ennuie encor.

Jules Laforgue, « Spleen », 1880, *Œuvres complètes*,
tome I, L'Age d'Homme, 1986.

Poème 4

LES FENÊTRES

Du rouge au vert tout le jaune se meurt
Quand chantent les aras dans les forêts natales
Abatis de pihis
Il y a un poème à faire sur l’oiseau qui n’a qu’une aile
Nous l’enverrons en message téléphonique
Traumatisme géant
Il fait couler les yeux
Voilà une jolie jeune fille parmi les jeunes Turinaises
Le pauvre jeune homme se mouçait dans sa cravate blanche
Tu soulèveras le rideau
Et maintenant voilà que s’ouvre la fenêtre
Araignées quand les mains tissaient la lumière
Beauté pâleur insondables violets
Nous tenterons en vain de prendre du repos
On commencera à minuit
Quand on a le temps on a la liberté
Bigorneaux Lottes multiples Soleils et l’Oursin du couchant
Une vieille paire de chaussures jaunes devant la fenêtre
Tours
Les Tours ce sont les rues
Puits
Puits ce sont les places
Puits
Arbres creux qui abritent les Cypresses vagabondes
Les Chabins chantent des airs à mourir
Aux Chabines marronnes
Et l’oie oua-oua trompette au nord
Où les chasseurs de ratons
Raclent les pelleteries
Étincelant diamant
Vancouver
Où le train blanc de neige et de feux nocturnes fuit l’hiver
O Paris
Du rouge au vert tout le jaune se meurt
Paris Vancouver Hyères Maintenon New-York et les Antilles
La fenêtre s’ouvre comme une orange
Le beau fruit de la lumière

Guillaume Apollinaire, « Les Fenêtres », *Calligrammes*, 1918.